« Charmer les ames les plus brutales, & fortifier les plus lasches »: l'éloquence des héros dans les romans de Gomberville

Roberto Romagnino

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/779>

DOI : 10.4000/rhetorique.779

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-066-2

Référence électronique

Roberto Romagnino, « « Charmer les ames les plus brutales, & fortifier les plus lasches »: l'éloquence des héros dans les romans de Gomberville », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 12 | 2019, mis en ligne le 30 janvier 2019, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/779> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.779>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

« Charmer les ames les plus brutales, & fortifier les plus lasches »: l'éloquence des héros dans les romans de Gomberville

Roberto Romagnino

- 1 Considéré par ses premiers théoriciens et apologistes comme une épopée en prose, le roman dit « baroque » partage aussi certains traits avec l'histoire, notamment le fond thématique sur lequel il bâtit les intrigues amoureuses qui constituent sa matière principale. De ces deux genres illustres, il hérite également la pratique de l'insertion dans le tissu de la narration de nombreux ornements, ces « beaux endroits » parfois répertoriés dans des tables, témoignage précieux d'une lecture sélective et morcelée du roman¹. Parmi ces ornements, les morceaux oratoires ont une place d'honneur. Le roman, en effet, en empruntant à l'épopée et à l'histoire plusieurs scènes-types qui servent de cadre à la mise en scène d'un discours, abrite des nombreux morceaux d'éloquence telles les harangues des chefs aux troupes, les oraisons funèbres, les plaintes, les éloges des princes.
- 2 Dans cette étude, nous nous proposons d'interroger la mise en scène du discours dans la production fictionnelle de Marin le Roy de Gomberville. Romancier renommé à l'imagination flamboyante et – de son propre aveu – quelque peu dérèglée, historien par ambition et poète par vocation, polygraphe pourvu de savoirs hétérogènes qui dépassent les étroites bornes d'une *paideia* mondaine, notre écrivain n'a pas consacré d'ouvrage spécifique à l'éloquence. Néanmoins, ses romans laissent affleurer une solide *institutio* rhétorique, acquise vraisemblablement pendant ses études au collège de la Marche². Nous souhaitons nous pencher sur la représentation de quelques personnages-orateurs des romans de Gomberville, pour chercher à comprendre si les différentes stratégies d'insertion des discours peuvent nous renseigner sur le jugement que le romancier porte sur l'art oratoire : quelle est la conception de l'éloquence sous-jacente à sa représentation fictionnelle ?

- 3 Les héros des romans gomberviliens sont souvent d'habiles orateurs. Ce fait n'a rien de surprenant, si l'on considère que ces personnages relèvent pour la plupart d'une condition princière, et sont généralement destinés à accomplir de grandes actions. Depuis l'Antiquité, en effet, l'habileté oratoire est considérée comme une caractéristique essentielle de l'homme d'action, et en particulier du général et du prince. Outre les nombreux exemples homériques, pour ne citer que quelques cas, ce fait est attesté notamment par Isocrate à propos de Thémistocle (*Sur l'échange*, 233) et par Suétone à propos de Jules César (*César*, 55). La maîtrise de la parole persuasive est également préconisée dans le traité d'Onasandre, en tant qu'atout indispensable d'un bon chef militaire, qui doit être *legein hikanós*, « capable de bien parler » ou, comme le traduit Vigenère, « bien emparlé » :

Qu'il soit éloquent & bien emparlé, suit après : aussi tenons nous pour certain que de là il en doit provenir un tres-grand profit & commodité, en tout ce qui dependra de la conduite de la guerre³.

- 4 Chez Gomberville, les longs discours insérés, isolables comme des morceaux indépendants, ne sont pas nombreux. *La Carithée*, qui se déroule sur un fond historique où agissent des personnages de rang princier dont les actions sont attestées par les sources historiques, constitue un cas à part. Les harangues de Germanicus, celle adressée aux légions séditeuses et celle du héros mourant, sont empruntées mot-à-mot aux *Annales* de Tacite⁴. La fonction de ces discours est surtout d'apporter une caution de crédibilité au récit des amours de Cérinthe. Rapportées par Agrippine lors du récit de sa propre histoire, ces deux longues séquences restent en quelque sorte des exemples isolés. De même, la courte harangue de Bato Desidiates contre la violence des Romains constitue une amplification pathétique de la réponse que ce chef dalmate donne à Tibère, telle que nous la rapporte Dion Cassius :

Encore qu'un Prince qui demande la paix, & qui a esté défaict autant de fois que je l'ay esté, n'ayt jamais bonne grace de flatter son mal-heur, & d'esperer autre chose que la loy qu'il plaira à ses ennemis de luy donner, toutesfois je vous diray que si Auguste eust esté Bato, qu'il eust fait ce que Bato a fait, comme Bato eust fait ce qu'a fait Auguste, s'il eust esté Auguste. Quoy, nous nous sommes librement soumis à vostre Empire, grand Auguste (il dit cela comme si l'Empereur eust esté devant luy) [,] nous avons renoncé à nos libertez, à nos anciennes victoires, & à nous-mesmes, pour nous enfermer sous vostre domination, & cependant au lieu de nous traicter comme vos amis & vos alliez, vous nous avez traitez comme des voleurs & des corsaires ? au lieu de nous envoyer des Juges & des Gouverneurs justes & favorables, vous nous avez envoyé des bourreaux inhumains ; & au lieu de nous donner des bergers pour garder vos troupeaux, vous nous avez donné des loups qui les esgorgeoient, & qui en espandoient le sang innocent, sans crainte des Dieux, ny des hommes⁵.

- 5 En laissant de côté les exemples de réécriture, dans cette étude nous nous pencherons sur quelques discours proprement fictionnels, entièrement issus de la plume de notre romancier et prêtés aux héros (ou anti-héros) de l'univers de *Polexandre* et de la continuation de *L'Astrée*.
- 6 Commençons par Iphidamante. Le frère du héros éponyme constitue à plusieurs égards le personnage le plus intéressant de la fresque de *Polexandre*. Par exemple, sa troublante beauté le rend le protagoniste d'une aventure sentimentale qui ressemble beaucoup à une histoire tragique. En outre, la ressemblance avec sa sœur Cydarie introduit dans le roman une dimension érotique non dépourvue d'une certaine morbidité qui, notamment dans le rapport avec Bajazet, dépasse la sensualité voilée des étreintes

d'Astrée et Alexis⁶. Mais Iphidamante est, surtout, un valeureux général et un habile orateur. Chez lui, la valeur militaire et la maîtrise du discours sont strictement liées, et ce depuis le tout premier exploit du personnage, à l'occasion de son entrée sur la scène. Voyons de quelle manière, dans la première version complète de *Polexandre*, en 1637.

- 7 Le roman s'ouvre sur le spectacle effroyable de deux hommes se jetant à la mer depuis un haut rocher. Iphidamante, qui a assisté à la scène avec ses compagnons, persuade l'un des deux mystérieux personnages de raconter son histoire, premier récit rétrospectif censé élucider l'*incipit* énigmatique. Face à la réticence de l'homme, Iphidamante,

l'ayant r'assuré avec cette douceur & cette éloquence, dont il sçavoit charmer les âmes les plus brutales, & fortifier les plus lasches ; La fortune, luy dit-il, en te tirant du fond de la mer, a voulu se justifier, & possible te justifier toy mesme⁷.

- 8 Deux éléments de ce passage méritent d'être retenus. En premier lieu, l'éloquence est caractérisée, sous un angle pragmatique, par la capacité du discours à agir sur les affects, par delà le domaine du rationnel et de l'intelligible. En deuxième lieu, l'extrait nous dit par quels moyens le discours parvient à ses fins. La parole produit un charme, à savoir un « enchantement ». Selon le *Dictionnaire universel* de Furetière, le *charme* est une « puissance magique par laquelle avec l'aide du Demon les Sorciers font des choses merveilleuses [...] ». Ainsi le pouvoir ensorcelant de la parole éloquente se rapproche-t-il de celui de la poésie. Cette parole, cependant, ne se limite pas à charmer : elle peut aussi donner de la force, encourager, exhorter. En d'autres termes, l'éloquence d'Iphidamante séduit et enchante aussi bien qu'elle pousse à l'action. Aussi s'exprime-t-elle tout à la fois dans le registre du *delectare* et de l'appréhension esthétique, et dans la catégorie du *movere*, en ce qu'elle agite les passions pour produire un effet concret.
- 9 Iphidamante incarne ces deux âmes d'une éloquence toute-puissante. C'est une éloquence qui ne s'impose pas de manière violente, qui ne subjugué pas. Iphidamante, dont le caractère est doux, est également pourvu d'une *facundia* imprégnée de cette douceur insinuante. Le syntagme « cette douceur & cette éloquence [...] », en effet, semble bien configurer un hendiadys, dissociant – pour mieux les mettre en lumière – en deux traits distincts soulignés par l'anaphore du démonstratif, l'éloquence « douce » du jeune héros. C'est par cette douceur qu'il persuade le mystérieux inconnu, qui lui livre enfin le récit de sa vie.
- 10 Quelques pages plus bas, Iphidamante fait preuve de cette habileté oratoire, avant d'affronter le vaillant Polexandre à l'occasion d'une bataille navale, qui sera l'occasion pour les deux frères de se reconnaître et se retrouver. Dans cette déclinaison « marine » du *topos* du discours du général aux troupes, le « beau Turc » harangue ses hommes effrayés. Placée dans les instants qui précèdent immédiatement la bataille, cette séquence relève du genre du *logos paraklêtikos* ou *cohortatio* (*exhortatio*, *adhortatio*) qui, déjà présent dans l'épopée homérique sous la forme de courts discours, s'affirme en tant que *topos* de l'écriture de l'histoire, où il se développe de manière importante. En dépit de sa large diffusion dans les œuvres des historiens, cependant, ce type de discours n'a pas fait l'objet d'un traitement spécifique dans les manuels de rhétorique de l'Antiquité, ce que déjà Cicéron déplorait dans le *De Oratore*⁸. Cette lacune théorique, en effet, ne sera comblée que tardivement, avec la *Rhetorica militaris* attribuée à Syrianus Magister, que la critique situe entre le VI^e et le IX^e siècle de notre ère⁹.
- 11 Certes moins développée que les discours des chefs rapportés par des historiens tels Thucydide, Salluste, Tite-Live ou Tacite, la harangue d'Iphidamante présente

néanmoins des aspects intéressants. En ce qui concerne l'histoire du texte d'abord. L'exhortation du « beau Turc » telle que nous la lisons dans le *Polexandre* de 1637, en effet, constitue la version remaniée d'un discours figurant dans *L'Exil de Polexandre*, publié en 1629. Prêté à un « jeune François » dans les pages liminaires du roman, dans cette première version, le discours est plus court et s'avère animé par un esprit légèrement différent. En 1629, il s'articule en quatre sections. D'abord, le jeune Français apostrophe son équipage de manière directe et péremptoire, par une série de questions : « Quoy, leur disoit-il, ne vous souvenez vous plus des chaisnes que nous venons de rompre, & de la captivité où il y a plus de dixhuict mois que nous languissions¹⁰ [...] ? ». Aussitôt, il leur adresse une injonction : « Mourons s'il ne nous est plus permis de vivre, & mourons en gens de bien ». Ensuite, l'attention se déplace sur les ennemis : « Ceux que nous apprehendons comme ennemis, sont peut estre armez pour achever ce que nous avons commencé ». Enfin, la dernière micro-séquence en appelle à la valeur et reprend le thème du sacrifice, présenté comme le dernier espoir de ceux qui méprisent la peur :

Allons mes compagnons, faisons nous un passage à quelque pris que ce soit ; & puisque nous n'avons plus d'esperance qui ne soit au delà de ces vaisseaux ; hazardons tout pour finir d'une façon ou d'autre nos craintes, & nos infortunes¹¹.

- 12 La séquence est scellée par un commentaire du narrateur : « il n'y eut sang si glacé que ce discours n'eschauffast, ny homme si lâche à qui cette generosité ne fit souhaiter le peril ». En 1637, si l'argumentation de l'exhortation ne subit pas de changement important, le discours est plus développé. Il peut être découpé en six micro-sections. Dans la première, Iphidamante décrit la situation qui a plongé ses hommes dans l'effroi. L'introduction d'un énoncé sentencieux montre la visée morale de cette nouvelle version du discours :

hé bien, mes compagnons, leur dit-il, il vous est arrivé ce qui peut arriver aux plus vaillans soldats ; & vous avez appris par une bien violente, mais bien courte experience, que les hommes pour hardis qu'ils soient , ne sont pas maistres de leurs premiers mouvemens¹².

- 13 Iphidamante ne reproche pas à ses hommes le sentiment de la peur. De surcroît, pour éviter de les blâmer de manière directe – ce que faisait le jeune Français dans la première version – il présente leur désarroi comme un fait monstrueux, par la figure d'*adynaton* : marquée sur le plan textuel par le registre hyperbolique (« un prodige bien monstrueux »), la crainte des compagnons d'Iphidamante est repoussée dans une dimension irréelle par l'emploi du conditionnel : « ce seroit un prodige bien monstrueux, que ceux là même qui ont témoigné tant de cœur pour acquérir leur liberté n'en eussent point lors qu'il est question de le conserver ».
- 14 La troisième micro-section découle de la précédente comme une sorte de réponse, qui se fonde sur le fait que ces hommes épouvantés ont fait preuve autrefois du courage qu'il leur faut maintenant. Aussi cet exemple sert-il d'argument :
- Non non il ne sera jamais dit que ce malheur nous soit venu ; & du mesme courage dont nous avons mis en pièces nos chaisnes, & malgré toute la resistance des Maures, rompû nos prisons, nous devons soustenir leur choc, & nous vanger de leur barbarie¹³.
- 15 La répétition du « non » dramatise le passage, alors que l'injonction (« nous devons [...] ») remplace la question directe de 1629. On observe également quelques changements d'ordre stylistique, notamment un recours plus important aux termes abstraits (par exemple « leur barbarie » pour le syntagme nom abstrait + nom concret

« la cruauté des Barbares ») et un choix lexical plus hardi et frappant (« romp[re les] prisons » pour « forcer [les] prisons »).

- 16 La section suivante mobilise le *topos* de l'appui de la divinité ou du destin, qui n'abandonne jamais le bon prince. Dès lors, la légitimité de l'action, suggérée aussi par le vocabulaire (« il arrivera sans doute, que ceste *main toute-puissante* qui protège les *causes justes*, fortifiera les nôtres¹⁴ »), est censée ranimer le courage des hommes qui – en tant que véritables instruments d'une justice divine – pourront renverser la situation : « possible que c'est elle-mesme qui nous amène nos tyrans, afin que par une legitime retribution nous en facions nos esclaves¹⁵ ».

- 17 Ensuite, le discours aborde plus directement le thème de la peur. Après avoir avancé des hypothèses sur l'origine de celle-ci, Iphidamante les rejette en recourant à la figure de la *dubitatio* ou hésitation. Cette feinte sert à introduire, de manière souple, la présentation des soldats comme des hommes courageux, antiphrastique par rapport à la situation présente :

Mais d'où procède cette nouvelle terreur que je voy peinte sur vos visages ? Le nom de vos ennemis auroit-il maintenant plus de puissance sur vos âmes que n'ont eu leurs fers, leurs feux & leurs bourreaux ? Je me trompe, mes compagnons, & suis [(j) l'avouë) un mauvais interprète du changement de vostre visage. C'est un genereux coroux, & un impatient desir de vengeance, qui vous échauffe le sang & qui vous donne ces émotions guerrières¹⁶.

- 18 Ayant ainsi instillé dans le cœur de ses compagnons le courage qu'ils avaient perdu, et en encadrant dans une axiologie positive les émotions qui les agitent, Iphidamante les exhorte finalement à l'action. L'injonction « mourons » que prononçait le jeune Français en 1629, reformulée ici par une tournure métaphorique atténuante (« les envelopans dans notre perte »), découle d'un ultime rappel des valeureuses actions accomplies précédemment :

Conservez une si belle fureur, & vous imaginés qu'après avoir forcé nos prisons, tué nos gardes & gagné ce vaisseau : nous avons rendu nostre condition pire qu'elle n'estoit, si nous ne sommes assez resolut pour exterminer ces barbares qui sont desesperes de nostre fuite. A toute extremite vendons-leur cherement nostre vie, & les envelopans dans nostre perte, faisons ou qu'ils ne se souviennent jamais de leur victoire, ou qu'ils ne s'en souviennent qu'avec larmes¹⁷.

- 19 Le commentaire qui suit le discours subit lui aussi une légère modification : « il n'y eut sang si glacé que ceste eloquence n'eschauffast, ny matelot si lasche, qui ne souhaitast d'estre aux mains avec l'ennemy ».

- 20 On le voit, l'efficacité de cette exhortation ne relève pas de la véhémence. Si le « beau Turc » remue les passions de ses compagnons, c'est de manière indirecte, par une rhétorique insinuante. À la douceur du personnage correspond une sorte de tempérance dans le discours. Renonçant aux propos âpres prêtés au jeune Français en 1629, l'élocution d'Iphidamante repose également sur une succession plus fluide entre les *kôla*, et sur un recours plus marqué aux figures de diction, notamment les allitérations et, de façon plus générale, l'insistance sur certains phonèmes. C'est donc l'éloquence de Nestor que Gomberville prête à Iphidamante, cette parole de miel qui émane d'une douceur rayonnante¹⁸. Le P. Rapin, qui voit en Cicéron le représentant d'une éloquence « douce » opposée à celle, véhémence, de Démosthène, en résume ainsi les traits :

Le Romain alloit au cœur par de certains charmes & de certains agréments imperceptibles, qui luy estoient naturels, & ausquels il avoit joint tout l'artifice,

dont l'éloquence peut être capable [...]. Le génie insinuant [de Cicéron] pénétrait par des douceurs & des complaisances, jusques dans le fond du cœur. Il avait l'art d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions & dans les sentimens de tous ceux qui l'écoutaient¹⁹.

- 21 Aussi la nature d'Iphidamante se manifeste-t-elle par une élocution coulante et fleurie. Face au raffinement de son expression et à sa douceur, le corsaire Bajazet, le deuxième orateur sur lequel nous nous arrêterons, paraît adepte d'une éloquence plus essentielle, le plus souvent agréable dans sa simplicité, par moments âpre. Nous retiendrons deux exemples, dans lesquels le chef corsaire s'adresse à ses compagnons.

- 22 Le premier extrait constitue l'exhortation précédant une bataille²⁰. Cette *exhortatio* s'inscrit dans le *topos* plus ample de l'*epipôlesis* ou revue des troupes²¹. Le chef, allant de l'un à l'autre, encourageait les vieux Corsaires par la gloire de leurs actions passées, les jeunes par l'émulation qu'ils devoient avoir d'égaliser leurs compagnons, & tous par les assurances de la victoire, & par la grandeur du butin²².

- 23 Le discours de Bajazet mobilise certains arguments topiques du *logos paraklêtikos*, mais le traitement stylistique de la séquence diffère sensiblement de la harangue d'Iphidamante. Le chef corsaire s'exprime d'une manière plus sèche, son style laissant peu de place au raffinement. Les phrases se succèdent selon un enchaînement paratactique, le discours procédant de manière serrée, par injonctions et assertions de caractère général :

ceste occasion [...] est bien différente de la dernière où nous nous sommes trouvez. Nous n'allons point exposer nostre vie pour un maître orgueilleux & brutal²³ [...] ; si nous avons de l'avantage, nous ne le partagerons que avec nous même²⁴ [...] ; dites vous souvent à vous même, que vos incommoditez, & vos blessures auront une bien plus belle recompense que celle qui est justement reservée aux lasches, qui prostituent leur courage & leur vie pour une chetive paye²⁵.

- 24 Aucun commentaire ne fait remarquer l'efficacité de ce discours. Néanmoins, Bajazet est bien capable d'emporter son auditoire, en mobilisant des arguments simples et concrets, qui siéent bien à des hommes comme les corsaires qui « ne connoissent autre plaisir que l'intérêt, & la proie²⁶ ». Nous en avons une preuve dans la première partie de *Polexandre* (1637), dans le discours qu'il prononce devant l'assemblée des corsaires à l'occasion de l'élection des chefs devant remplacer ceux qui ont perdu la vie en bataille, repris mot-à-mot de *L'Exil de Polexandre*²⁷. Le discours, certes agréable, concède néanmoins très peu au raffinement, et limite au minimum indispensable le recours aux figures et aux métaphores : « nostre valeur & nos services sont les seuls degrez par lesquels nous y montons [...] », « donnons nos suffrages aux grands services ; aux diverses blessures, à la longue experience ; & [...] remplissons les places vacantes, de ceux que nous en jugerons les plus dignes ». Peut-être davantage sensibles à la force des arguments – dépeignant leur société comme un microcosme à l'abri de la corruption et de l'artifice – qu'aux charmes de la douceur et de la grâce, les corsaires sont ravis par ce discours interrogeant la nature et la légitimité du pouvoir, apprécié également par Iphidamante, Zelmatide et Polexandre :

Bajazet ayant parlé de cette sorte, ne fut moins admiré pour sa prudence, qu'autrefois il l'avait été pour son courage. Tous les Corsaires témoignèrent cette admiration par un bourdonnement de voix qui se fit entr'eux ; & les trois Princes ayant été ravis de l'éloquence de cet illustre Corsaire, avouèrent qu'il mériterait d'être non le Chef d'une troupe de voleurs, mais le Maître absolu de tous les peuples d'Afrique²⁸.

- 25 Si l'éloquence d'Iphidamante se rapproche de la parole de miel de Nestor, l'expression de Bajazet – concise et essentielle quoique non dépourvue d'agrément – fait plutôt songer à celle de Ménélas telle que la représente Homère, et que Quintilien résume ainsi :

Il est vray qu'Homère a donné à Menelaus cette éloquence précise, gratieuse, propre (c'est à dire purgée de mauvais mots) & qui n'a rien de superflu, qui sont les qualitez propres du premier genre²⁹.

- 26 Le troisième orateur sur lequel nous nous pencherons est Polexandre, prince canarien, héros éponyme du roman-fleuve de Gomberville. Dans la dernière partie du roman, Polexandre – tenu pour mort par Alcidiane – retrouve son fidèle compagnon Alcippe, devenu entre-temps Grand-Prêtre sur l'île du Soleil. Avec la complicité de celui-ci, il entend abolir la détestable pratique du sacrifice sanglant. Considéré comme le sauveur de l'île après avoir repoussé une attaque des pirates, Polexandre emploie tout le poids de cet *ethos* nouvellement acquis pour persuader les prêtres : « il crût qu'il estoit temps [...] d'employer toute son eloquence, & tout son credit, pour abolir cette horrible coustume d'immoler les hommes³⁰ ».

- 27 Il s'agit d'un discours dense et inspiré. Le dernier volume de *Polexandre*, s'il n'est pas encore imprégné par cette inquiétude religieuse qui animera plus tard *La Jeune Alcidiane* (parue en 1651 et marquée par le rapprochement du jansénisme), abrite néanmoins, notamment dans le dernier tome, plusieurs discours témoignant d'une réflexion déjà entamée sur la nature de la divinité et sur la place de l'homme envers Dieu³¹. La « remontrance » du héros commence par une sorte de préambule dans lequel Polexandre prépare les auditeurs à la portée déstabilisante du discours. C'est parce qu'il est désormais libéré des chaînes de l'esclavage qu'il peut se permettre de s'adresser à eux « hardiment³² ». Polexandre ne cherche aucunement à édulcorer ses critiques acérées, ni à flatter les prêtres comme pouvait l'avoir fait Iphidamante lorsqu'il adoucissait ses reproches pour ranimer ses soldats. Bien au contraire, il renchérit en recourant à la diatypose (à savoir la plus pathétique parmi les figures reposant sur l'*enargeia*, et la plus redoutable en termes d'efficacité « monstrative » en raison de sa concentration expressive) et aux comparaisons hyperboliques, pour montrer l'indicible :

vos predecesseurs ont fait un execrable meslange de la Religion et de l'impiété, du Ciel & des Enfers, du culte divin, & de celuy des Demons. Vous adorez, dites vous, un Dieu qui n'est que pur esprit, que lumière & que pureté ; & cependant, comme s'il estoit un tyran qui prist plaisir à se baigner dans le sang des hommes, ou une beste furieuse qui ne se nourrit que de carnage, vous esgorgez vos freres au pied de ses Autels, & s'il estoit en vostre puissance, vous luy feriez boire leur sang, tout chaud & tout fumant³³.

- 28 Le jeu des liquides et des gutturales confère à cette séquence une harmonie âpre qui frôle la cacophonie, à peine tempérée par l'insistance sur les dentales. Ainsi le matériau sonore du discours souligne expressivement les reproches déconcertants que Polexandre adresse aux prêtres, dont pourtant il se propose de remporter l'assentiment : il faut corriger l'erreur où les prêtres demeurent. C'est là que le discours du héros dépasse les limites de la fiction pour s'adresser aux lecteurs. L'ambition moralisante du roman retrouve ici sa pleine actualisation. Dieu, explique Polexandre, a autrefois commandé les sacrifices de boucs et de taureaux « pour espouvanter un peuple brutal ». Le sang, continue-t-il,

estoit respandu dans le Temple du Dieu vivant, pour nous figurer l'immolation de cette Hostie immaculée, dans le sang de laquelle tous les crimes du monde devoient estre noyez. Mais pour ce qui est du Sacrifice des hommes, je vous proteste & vous assure que c'est une invention des Demons ; & le reste malheureux de l'idolatrie, qui avoit infecté toute la terre³⁴.

- 29 La requête finale est alors présentée comme la conséquence naturelle de cette révélation, comme le suggère le connecteur « donc » : « Retranchez donc du nombre de vos mystères, ces superstitions abominables ; & désormais adorez un Dieu qui n'est qu'innocence & pureté, avec des ceremonies toutes innocentes & toutes pures³⁵ ». Le discours de Polexandre est suivi et comme doublé par celui d'Alcippe – auquel la position de grand prêtre confère un prestige important – qui lui emprunte à la fois les arguments et certaines images, en suscitant finalement l'approbation des prêtres (« toute l'assemblée sans deliberer davantage cria contre les Sacrifices sanglans³⁶ »). D'après cet exemple, l'éloquence de Polexandre paraît plus enflammée que celle d'Iphidamante, et plus ornée que celle de Bajazet. Dès lors, il est tentant de voir en Polexandre une incarnation de cette éloquence copieuse, frappante et irrésistible, qu'Homère prête à Ulysse, dont les mots tombent « comme des flocons de neige (*épea niphadessin eoikota*) », certes avec toute l'incertitude interprétative qui pèse encore sur cette similitude, résistant à une lecture précise³⁷.

- 30 Aussi, inscrits en trois occasions relevant de trois domaines distincts (la guerre pour Iphidamante, l'assemblée – quoique dans le contexte d'une bataille – pour Bajazet, et la religion pour Polexandre), ces modèles de discours incarnent-ils trois actualisations de l'éloquence du prince envisagée dans sa dimension officielle – l'éloquence amoureuse présentant en revanche les mêmes traits pour les trois héros, auxquels on peut ajouter le mélancolique Zelmatide. Dans l'exercice de ses fonctions, semble dire Gomberville, le bon roi est aussi un habile orateur, qui sait adapter sa parole à son auditoire. Le bon prince, et de manière plus générale le bon chef et l'homme d'action vertueux, se doit tout à la fois de bien agir et de bien parler. Il constitue un modèle, comme l'exemplifie ce commentaire sur Zelmatide :

On vit comme du feu sortir des yeux du Roy lorsqu'il receut cette responce. Parmi les quatre mille hommes qu'il avoit, il en choisit cinq cents dont il se vouloit servir en cette occasion, & leur donne par son discours & par son exemple, beaucoup plus de courage qu'ils n'en avoient eu de la nature ny de l'exercice des armes³⁸.

- 31 En revanche, une maîtrise défectueuse ou détournée de l'art de la parole est souvent associée à des personnages négatifs. Il s'agit parfois de quelques détails apparemment anodins, dont la mise en évidence vient en réalité révéler l'*éthos* du personnage. Par exemple, lorsque le corsaire Thalemute reproche à Bajazet d'être amoureux d'Iphidamante, la violence de l'accusation s'accompagne d'une absence totale de *decorum* dans l'*actio*, assimilable à celle d'un insensé. C'est dans un état manifestement altéré que le corsaire prononce des mots jusqu'alors inouïs dans la fiction narrative. Ses propos semblent désavouer les principes d'intégrité et d'honneur qui informent la conduite et les discours de Bajazet. En réalité, cependant, cette apostrophe ne jette pas tant une mauvaise lumière sur Bajazet, qu'elle révèle la nature infâme de Thalemute. Jamais les personnages vertueux ne s'expriment ainsi :

Il ne fut plus capable de se contraindre, ny de donner quelque borne à sa rage. Il s'en vint droit à Bajazet la bouche pleine d'escume, & les yeux tous en feu, & tu ne te contentes pas, luy dit-il [...], de nous voler la rançon de cet esclave ? Tu veux aussi que nous payons tes infames actions [...] ? Si tu es si fort amoureux de ce

visage de femme, accepte son honneur avec ce qui t'appartient & [...] ne fais pas entrer le salaire d'une garce, parmi la recompence de tant de vaillans hommes³⁹.

- 32 Une éloquence pervertie caractérise également deux personnages par certains aspects similaires, dont la ressemblance des prénoms n'est peut-être pas un hasard. Le félon Polémas dans la continuation de *L'Astrée* et l'astucieux Polémante dans *La Jeune Alcidiante* sont apparentés par une pratique dévoyée de l'art de la parole, qu'ils plient à des fins malhonnêtes.

- 33 Le livre IV de la *Sixiesme partie de L'Astrée*, que Gomberville fit paraître en 1626, voit l'affrontement entre Polémas, qui se prépare à assiéger Marcilly, et le chevalier gaulois Cindonax, qui l'accuse devant le Conseil d'être un tyran. Cindonax étant arrivé le dernier dans la salle du Conseil, Polémas commande qu'il soit exécuté à coups de pierres comme le prévoit la loi. Avant d'être supplicié, Cindonax prononce un discours ravissant, qui présente tout à la fois les traits de la *purgatio* et de la *dissuasio* :

Gaulois, disoit-il, fiez-vous aux Tyrans, & exposez vostre courage & vostre vie pour ceux qui vous rendent criminels, autant de fois qu'ils vous obligent à demeurer leurs amis. Pensez-vous que Polemas songe au bien general de l'Estat, ny à rendre la condition particulier[e] de tout ce que vous estes meilleure que jusques icy elle n'a esté ? Non, non le perfide qu'il est, il n'a que son ambition devant les yeux. Il voudroit que vous fussiez tous morts, & que d'une heure plustost il eust usurpé la puissance qu'il fait mine de vouloir affermir. Vous luy seruez de degrez pour monter au Trone [...]. Certes vous avez ou beaucoup d'affection à vostre servitude, ou beaucoup d'aveuglement en vostre obeysance. Vous menez au supplice Cindonax, pour avoir en apparence seulement offensé la coustume, qui est plustost un advertissement à n'estre jamais le dernier, qu'un piège pour surprendre les malheureux : Et vous adorez un Tyran, & jurez par le salut d'un monstre, qui foulant aux pieds les loix divines & humaines, se dispense luy-mesme du serment de fidelité qu'il doit à la Nymphe Amasis, fait la guerre à sa Souveraine, forme des partis dans les Estat, & de fidèles & bons sujets vous rend par sa trahison, rebelles aux Ordonnances de Tautates, ennemis de vos pères & de vostre patrie, & complices d'un attentat le plus abominable qui puisse estre en horreur à la posterité⁴⁰.

- 34 Ce discours de Cindonax s'avère exemplaire d'efficacité : émus, d'autres chefs préfèrent trouver la mort que de tuer un innocent, et se suicident. Face à la révolte des chefs, Polémas ne vise pas tant à discréditer les arguments de Cindonax qu'à présenter son discours comme un charme. En d'autres termes, il prétend attribuer au malheureux chef gaulois la subtilité et les artifices dont, en fait, il nourrit son propre discours :

Polemas, qui aymoît mieux accuser Tautates, Hesus, & Belenus de sa mauvaise fortune, que son imprudence & son orgueil, vint avec tous ses Chefs armez, où ce massacre continuoît, & faisant prendre par ses gardes ceux qui se vouloient tuer, & quelque grande que fust leur resistance, armé comme il estoit, il leur tint ce langage [...] Que pensez-vous faire, mes compagnons ? Quelle *rage* vous *transporte*, & quel *charme* vous trompe ? Ce n'est pas en semblables occasions qu'il faut tesmoigner vostre vertu. Au lieu de satisfaire à vostre vœu, & vous rendre recommandables, vous-vous rendez complices d'un traistre, & mourez en reputation de gens sans religion & sans foy [...] ⁴¹.

- 35 Ce discours, cependant, est d'abord critiqué par les chefs, toujours déterminés à trouver la mort. Ne pouvant toujours pas les persuader par des arguments ni par l'habileté oratoire à proprement parler, Polémas recourt à un stratagème que l'on qualifierait d'« extra-technique », un geste théâtral qui constitue le point d'aboutissement de son discours :

Ces troupes ayans respondu toutes à la fois, que leur cause estoit commune, Polemas leur respondit ainsi : Je le veux croire pour ne vous point contredire. Si est-

ce que je vous empescheray bien que vous ne vangiez en commun, comme vous m'avez offensé en commun. Non, vous ne mourrez point : Et je jure par Tautates Taramis : par Hesus le fort, que pas un ny de vous, ny de ceux que j'ay arrachez d'entre les mains des bourreaux, c'est à dire d'entre les leurs propres, ne commencera ce monstrueux massacre, ou ne le commencera que par moy. Si donc vous avez tant d'envie de mourir, & mourir pour un traistre, pour un ennemy commun, pour un seditieux, venez me mettre l'espée dans le corps, je vous attends de pied ferme, & vous descouvre mon sein, afin que plus aysément vous obeyssiez à vostre rage. En disant cela il ouvrit sa cuirasse, & jettant par terre le plastron, monstra la chemise, & descouvrit sa chair. Ceste action jointe à une harangue si artificieuse, emporta tout ce qu'elle voulut. Ces gens surmontez par leur propre honte, autant que par la force des persuasions de leur General, demeurèrent en un extraordinaire silence, & tenans les yeux arrestez contre terre, sembloient demander la vie, qu'un quart d'heure auparavant ils vouloient perdre avec une obstination furieuse⁴².

- 36 Malgré son efficacité manifeste, le jugement sur ce discours demeure incertain. Gomberville met bien l'accent sur la « force des persuasions » de Polémas, mais que faut-il penser de l'affirmation « ceste action jointe à une harangue si artificieuse, emporta tout ce qu'elle voulut » ? L'adjectif « artificieux » chez Gomberville est souvent connoté dans un sens péjoratif. Il exprime la tromperie ou, à tout le moins, l'insincérité. Il est notamment opposé à « véritable », comme le montre un passage de *Polexandre* : « Je ne veux point par une confession qui seroit veritable, & qui toutefois vous sembleroit artificieuse, vous montrer que je ne suis pas ce que vous croyez⁴³ ». Si la maîtrise de l'art oratoire est un attribut du bon prince et, de manière plus générale, des personnages positifs, une éloquence vicieuse, qui vise la tromperie et émane d'intérêts les plus bas, est mise au service de viles actions, comme l'exemplifie Polémas.
- 37 Pour Gomberville, en effet, les « sophistes » – au sens péjoratif du terme – ne cherchent qu'à tromper. Lisons, pour en avoir une preuve ultérieure, les paroles d'Alcidiane, lorsqu'elle raconte à la fidèle Amynthe un songe épouvantable qui lui a montré Polexandre couvert de plaies, et aussitôt l'esclave Araxès (en fait Polexandre déguisé) : « [Araxès] a mis en usage tout ce que l'eloquence a de fard & de fleurs, pour me persuader son respect & sa fidelité. Vous croyez bien, Amynthe, que *ce discours ne m'a pas esté agreable*⁴⁴ ». Qu'est-ce que ce *fard* et ces *fleurs* (de surcroît évoquées sur le plan stylistique par le ton doux d'Alcidiane, édulcoré par le jeu des phonèmes [s] et [f]), sinon les ornements et les moyens par lesquels le discours s'insinue dans l'âme de l'auditeur, ouvrant la voie à une *persuasion* dévoyée voire à la manipulation ?
- 38 Dans *La Jeune Alcidiane*, dernier roman de Gomberville, le romancier met en scène une incarnation ultérieure de cette éloquence insincère et manipulatrice, en la personne du connétable Polémante. Le jeune Alcidian, brûlant d'amour pour Alciadelphe, est en proie à la mélancolie et au désespoir amoureux. Il s'en plaint avec le connétable Polémante, auquel il avoue que tout lui paraît « enchantement », « songes » et « illusions ». Polémante se propose alors de « luy faire connoistre la nature de son mal », voire de corriger l'image qu'il a des faits, exactement comme Polémas avait cherché à faire avec les chefs ravis par le discours de Cindonax. Polémante attire notamment l'attention d'Alcidian sur Garruca, « ce vieux phantosme, cét Ynca imaginaire, cét Habitant d'un autre Monde⁴⁵ », qui doit nécessairement être un magicien assisté par les démons. Le connétable veut persuader Alcidian que tout l'appareil de merveilles dont il est jaloux ne relève que d'un ensorcellement mis en œuvre par Garruca, en particulier la personnalité saisissante du jeune Zematide :

Son Zelmotide luy mesme, est un beau phantosme ; ou si c'est véritablement un homme, assurez vous qu'il ne doit qu'aux prodigieuses opérations de ce Sorcier, son grand esprit, sa beauté merveilleuse, & cette valeur enchantée, à qui la vostre mesme ne peut résister⁴⁶.

En fait, c'est Polémante, présenté comme « artificieux⁴⁷ », qui cherche à séduire Alcidian, et ce par le même moyen qu'il attribue à Garruca, c'est-à-dire un discours ensorcelant. Le passage suivant suggère également une réflexion plus générale sur la bonne manière d'écouter un discours, pour distinguer la bonne de la mauvaise éloquence, que Gomberville présente comme une autre faculté du prince :

Alcidian suivant l'exemple des Princes sans expérience, se laissa gagner à un enchanteur bien plus pernicieux qu'il ne luy figuroit Garruca ; & but à longs traits, le poison mortel que ce monstre luy presentoit comme un breuvage salutaire. Ainsi la plus part des Princes ensorcelés par la detestable politique de ceux qui les conseillent, courent à la ruine de leurs Etats, en croyant travailler à leur accroissement : & trouvent leur precipice, où ils se figuroient l'affermissement de leur autorité⁴⁸.

Arrêtons-nous sur le vocabulaire de ce court extrait. Polémante voudrait discréditer Garruca en le qualifiant d'*enchanteur*, alors que lui-même parvient à persuader Alcidian en tant qu'*enchanteur*, qui plus est « pernicieux ». Mais qu'est-ce que ce *poison* redoutable qui peut ensorceler ? Il s'agit bien sûr du discours, le *pharmakon* qui, dans le *Phèdre*, attire Socrate sans qu'il puisse s'y opposer⁴⁹, ou encore le *logos* qui a ensorcelé Hélène (chez Gorgias⁵⁰), et qu'Hélène elle-même maîtrise pour sa part avec habileté (chez Homère⁵¹).

- 39 Garruca, en effet, est un habile orateur. Gomberville lui prête le récit de la vie et des actions du prince Zelmotide. Ce récit s'assimile davantage à un long panégyrique qu'à une simple relation de faits. On y retrouve toutes les rubriques canoniques du discours d'éloge telles que les ont codifiées Ménandre le rhéteur, Quintilien et Aphthonios, et Garruca lui-même inscrit la matière de son discours dans le registre de l'hyperbolique lorsqu'il affirme « je seray un timide & tremblant Historien des plus forts & des plus hardies actions du monde⁵² ».

- 40 Ainsi Polémante ne se trompe-t-il pas sur la capacité de Garruca à charmer son auditoire. Néanmoins, son erreur réside dans la tentative de l'utiliser comme argument pour manipuler le jeune Alcidian, pour s'en servir à ses propres fins en mauvais conseiller. Le connétable, en effet, prétend qu'Alciadelphe est elle aussi victime de l'enchantement de Garruca, et suggère au prince de l'enlever :

Polemante qui couvoit au fond de son cœur, l'abominable dessein de monter sur le Trône [...], voulut se servir utilement de [l'occasion] que Alcidian luy presentoit, & employer à propos un instrument avec lequel il pouvoit achever son ouvrage. Il reprit donc le discours, & voyant Alcidian réduit, vostre Majesté, luy dit-il, [...] Faites un peu de violence à Alciadelphe enchantée, pour rendre un grand service à Alciadelphe dégagée des charmes qui l'abusent. En un mot, tirez cette belle fille d'entre les mains de son Tyran⁵³.

- 41 Abominable, artificieux, Polémante représente le dernier exemple d'un mauvais art de dire qui cherche, sans y parvenir, à s'imposer par la manipulation. Prêté aux personnages négatifs, le discours dévoyé expose dangereusement l'auditeur au pouvoir ensorcelant de la parole. Gomberville envisage l'éloquence comme une arme à double tranchant, et semble mettre en garde le lecteur contre la menace d'une sophistique amoralisée.

- 42 Apparemment voué à la seule délectation, l'univers fictionnel gombervilien répond en réalité pleinement à la vocation exemplaire du roman « baroque ». Gomberville nous montre en particulier que si les *improbi* – mauvais conseillers ou généraux frondeurs – pratiquent une éloquence détournée, le prince vertueux se doit d'être un *vir bonus dicendi peritus*. Au fil des décennies, en effet, l'intention morale de notre romancier s'avère de plus en plus importante (ce qui est également à rapprocher des scrupules religieux qui ont peut-être encouragé le rapprochement des Solitaires de Port-Royal), comme le montre la parution, en 1646, de la *Doctrine des mœurs*, livre-galerie dédié à Louis XIV âgé de huit ans.
- 43 Centrée sur un corpus restreint aux ouvrages d'un seul auteur, cette étude nous semble suggérer des perspectives et des prolongements intéressants, pour le moins dans deux directions. D'une part, il serait particulièrement fructueux de questionner les représentations de l'éloquence dans l'ensemble de la fiction narrative d'Ancien Régime, pour vérifier les traces laissées chez les différents auteurs par l'imprégnation théorique (par exemple à propos de la théorie des styles). D'autre part, le vaste corpus du roman baroque en appelle à une enquête serrée aussi bien sur la mise en scène de différentes occasions de déclamation d'un discours que sur le jugement porté sur le bon ou mauvais emploi de l'art oratoire, dont l'efficacité potentiellement dangereuse quant à la persuasion voire la séduction de l'auditeur est constamment mise en lumière⁵⁴.

NOTES

1. Voir par exemple le *Thresor de tous les livres d'Amadis de Gaule* (Paris, É. Grouleau, 1559), dont le titre détaille les différents types de discours recueillis : entre autres, *Harangues, Epistres, Concions*.
2. Sur les études de Gomberville, voir R. Kerviler, *Marin Le Roy, sieur de Gomberville. L'un des quarante fondateurs de l'Académie Française*, Paris, A. Claudin, 1876, p. 4.
3. *L'Art militaire d'Onosender [sic], auteur grec* [trad. B. de Vigenère], Paris, A. Langellier, 1605, chap. I, f. 30 v° (Onasandre, *Du général [Strategikós]*, 1, 10).
4. M. le Roy de Gomberville, *La Carithée*, Paris, P. Billaine, 1621, l. 2, p. 179-184 et p. 203-205. Ch. Noille analyse le texte du discours aux légions germaniques tel qu'il nous est donné par Tacite : voir « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *Exercices de rhétorique*, 3/2014, URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/337>.
5. M. le Roy de Gomberville, *La Carithée*, op. cit., l. 3, p. 316-317. Cf. Dion Cassius, LVI, 16. Chez Dion le discours de Bato est beaucoup plus court : « Qu'est-ce qui vous a esmeu à vous souslever & à nous faire par si long-temps la guerre ? Vous autres respondit Bato, Qui envoyez pour la garde de vos troupeaux non des chiens ou des pasteurs, ainçois des loups & bestes sauvages » (*L'Histoire de Dion Cassius de Nycæe, contenant les Vies des vingt-six empereurs, qui ont regné depuis Jules Cæsar, jusques à Alexandre fils de Mammæe ; abregée par Xiphilin*. Translatée de Grec en François par M. Antoyne Canque Conseiller du Roy au siege presidial de Clermont en Auvergne, Paris, L. Breyel, 1589, f. 87). La réécriture de Gomberville exemplifie deux traits majeurs de la fiction narrative de l'âge baroque. D'une part, la tendance à l'amplification, qui se manifeste ici par un important développement du noyau discursif originel (sur cet aspect, voir l'article de S. Duval,

« Romanesque et amplification : l'écriture de la circonstance dans l'aventure fictionnelle du premier ^{xvii}e siècle », *Exercices de rhétorique* [En ligne], n° 4/2014 : <http://journals.openedition.org/rhetorique/353>). D'autre part, la propension à s'emparer des « blancs » de l'histoire officielle, tels les épisodes peu développés par les sources ou, comme ici, les discours à peine esquissés, en les complétant par des éléments créés *ex novo* qui véhiculent un enseignement moral ou introduisent des particuliers saillants. Ici, la harangue de Bato, rapportée par Cérinthe qui s'est joint à l'armée de Germanicus, est censée tout à la fois émouvoir le lecteur par le recours à des images pathétiques et montrer la clémence des princes (Tibère et Germanicus, touchés par ce discours, emmèneront Bato à Ravenne, « royalement »). Pour des exemples chez La Calprenède, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Réécritures de l'éloquence. Quinte-Curce dans *Cassandre* de La Calprenède, au prisme des "beaux endroits" du roman », dans C. Gaullier-Bougassas éd., *Postérités européennes de Quinte-Curce. De l'humanisme aux Lumières (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 559-628.

6. M. Bertaud, *L'Astrée et Polexandre : du roman pastoral au roman héroïque*, Genève, Droz, 1986, p. 131-148.

7. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1637, l. 1, p. 10.

8. Voir *De l'Orateur*, II, xv, 64. En dépit de ce vide théorique, l'exhortation doit avoir été perçue assez tôt comme un genre, si l'on croit la terminologie antique : Polybe mentionne les *paraklêseis* ou exhortations avec les *dêmêgoriai* et les *presbeutikoi logoi*, alors que Jules-César, pour sa part, employait déjà l'expression technique « *milites cohortandi* » dans un passage du *Bellum Gallicum* (II, 20). Pour d'autres exemples, voir aussi le relevé et l'annexe bibliographique de G. Abbamonte, « Discorsi alle truppe : documenti, origine e struttura retorica », dans *Discorsi alla prova. Atti del Quinto Colloquio italo-francese, Discorsi pronunciati, discorsi ascoltati : contesti di eloquenza tra Grecia, Roma ed Europa*, éd. G. Abbamonte, L. Miletto et L. Spina, Napoli, Giannini Editore, 2009, p. 29-46, ici p. 31. Sur le genre de l'exhortation des troupes, on se rapportera à l'étude pionnière de J. Albertus, *Die παρακλητικοί in der griechischen und römischen Literatur* [dissertation], Strasbourg, Tübner, 1908. Plus récemment, voir M. H. Hansen, « The Battle Exhortation in Ancient Historiography. Fact or fiction ? », *Historia*, t. 42, 1993, p. 161-180 et J. C. Iglesias Zoldo, « The battle exhortation in ancient Rhetoric », *Rhetorica*, n° 25, 2007, p. 141-158 ; F. Mattalino, « La *parenese bellica* nella storiografia greca : prassi allocutiva e procedure compositive », *Hormos. Ricerche di Storia Antica*, n° 2 (n. s.), 2010, p. 17-37. Voir aussi la synthèse de B. Hamsch, s. v. « *Feldherrnrede* », dans *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, dir. G. Ueding, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1996, vol. III, col. 225-238. Sur la présence du discours d'exhortation dans la réflexion théorique pré-moderne, voir F. Goyet, « Le problème de la typologie des discours », *Exercices de rhétorique* [En ligne], n° 1/2013, URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/122>.

9. Le texte de l'ouvrage, édité pour la première fois par H. Köchly en 1855-1856, est désormais disponible dans une nouvelle édition accompagnée d'une traduction italienne annotée : Siriano, *Discorsi di guerra*, éd. I. Eramo, Bari, Dedalo, 2010.

10. M. le Roy de Gomberville, *L'Exil de Polexandre*, Paris, T du Bray, 1629, [I^{ère} partie], l. 1, p. 7.

11. *Ibid.*, p. 9.

12. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1637, l. 1, p. 30.

13. *Ibid.*, p. 30-31.

14. *Ibid.*, p. 31 (nous soulignons).

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*, p. 32.

17. *Ibid.* Voir aussi la courte harangue par laquelle Iphidamante exhorte ses hommes à reculer (*ibid.*, l. 1, p. 150-151), dont voici un fragment : « qu'il ne nous soit pas reproché que nous avons vu l'ennemy si près sans le combattre. Montrons-luy que nous sçavons bien faire une retraite, mais que nous ne sçavons ce que c'est de fuir » (p. 151).

18. Sur les enjeux de la douceur dans la réflexion rhétorique pré-moderne, voir D. Denis, « La douceur, une catégorie critique au XVII^e siècle », dans *Le Doux aux XVI^e et XVII^e siècles. Écriture, esthétique, politique, spiritualité*, éd. M.-H. Prat et P. Servet, *Cahiers du GADGES*, n° 1, 2003, p. 239-260 ; M. Huchon, « Le doux dans les rhétoriques et poétiques du XVI^e siècle », *ibid.*, p. 9-30.
19. R. Rapin, *Les Comparaisons des grands Hommes de l'Antiquité, qui ont le plus excellé dans les belles Lettres*, Amsterdam, A. Wolfgang, 1686, t. I, p. 73-74.
20. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, *op. cit.*, l. 2, p. 213-214.
21. Sur cette catégorie, voir notamment les travaux de D. Carmona, « Historiografía, retórica y ejemplaridad : exhortaciones y enseñanzas en la historiografía grecolatina de época imperial », dans *Retórica e Historiografía : el discurso militar en la historiografía desde la Antigüedad hasta el Renacimiento*, éd. J. C. Iglesias Zoido, Madrid, Ediciones Clásicas, 2008, p. 273-295, et *La escena típica de la epipólesis. De la épica a la historiografía*, Rome, Edizioni Quasar, 2014.
22. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, *op. cit.*, l. 2, p. 213. Le court discours, transcrit intégralement, occupe les pages 213-214. Zelmattide effectue lui aussi une revue des troupes. Son discours n'est pas donné à lire mais son efficacité paraît manifeste : « il fut aussi-tost par toute son armée, & accommodant ses discours au naturel de ses soldats, les remplit de valeur & d'indignation » (*ibid.*, l. 2, p. 285).
23. *Ibid.*, p. 213.
24. *Ibid.*, p. 214.
25. *Ibid.*, p. 214.
26. *Ibid.*, l. 2, p. 229.
27. *Ibid.*, l. 3, p. 419-421 ; *L'Exil de Polexandre*, *op. cit.*, l. 3, p. 497-500.
28. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, *op. cit.*, l. 3, p. 421-422. À confronter avec *L'Exil de Polexandre*, *op. cit.*, l. 3, p. 499-500 : « Tous les corsaires tesmoignèrent cette admiration par un bourdonnement de voix qui se fit entr'eux ; & le jeune Turc ayant fait comprendre à Zelmattide la beauté du discours de leur amy, luy fit avouer qu'il meritoit d'estre non le Chef d'une troupe de voleurs, mais le Maistre absolu de tout les peuples d'Afrique ».
29. Quintilien, *De l'Institution de l'orateur, avec les notes historiques & Litterales* [XII, 10, 63], trad. M. de Pure, Paris, F. Clouzier, 1663, p. 403.
30. M. le Roy de Gomberville, *Suite de la quatriesme et dernière partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1637, l. 5, p. 1023-1024. Le discours occupe les pages 1023-1027.
31. Sur l'importance de la dimension chrétienne dans *Polexandre*, voir P. A. Wadsworth, *The Novels of Gomberville : a critical study of Polexandre and Cythérée*, New Haven, Yale University Press, 1942, en particulier p. 91-91 ; M. Bertaud, *L'Astrée et Polexandre*, *op. cit.*, p. 227-232.
32. M. le Roy de Gomberville, *Suite de la quatriesme et dernière partie de Polexandre*, *op. cit.*, p. 1025.
33. *Ibid.*, p. 1025-1026.
34. *Ibid.*, p. 1026-1027.
35. *Ibid.*, p. 1027.
36. M. le Roy de Gomberville, *Suite de la quatriesme et dernière partie de Polexandre*, *op. cit.*, p. 1030.
37. Les commentateurs antiques faisaient déjà état de la difficulté posée par l'image homérique. Parmi les nombreux travaux s'étant penchés sur la question, nous signalons pour le moins S. Dentice di Accadia, *Omero e i suoi oratori. Tecniche di persuasione nell'Iliade*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2012, en particulier p. 31 et *sqq.*
38. M. le Roy de Gomberville, *La Première Partie de Polexandre*, *op. cit.*, l. 2, p. 265.
39. *Ibid.*, l. 5, p. 785-786.
40. H. d'Urfé [M. le Roy de Gomberville], *La Sixiesme partie de L'Astrée*, Paris, R. Fouët, 1626, l. 4, p. 351-358, ici p. 351.
41. *Ibid.*, p. 354 (nous soulignons).
42. *Ibid.*, p. 358.
43. M. le Roy de Gomberville, *La Troisième Partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1637, l. 5, p. 930.

44. M. le Roy de Gomberville, *Suite de la Quatriesme et Dernière Partie de Polexandre*, Paris, A. Courbé, 1637, l. 5, p. 1155-1156 (nous soulignons).
45. M. le Roy de Gomberville, *La Jeune Alcidiane*, Paris, A. Courbé, 1651, l. 6, p. 521.
46. *Ibid.*, p. 522.
47. *Ibid.*, p. 520.
48. *Ibid.*, p. 526-527.
49. Platon, *Phèdre*, 230d6. Voir J. Derrida, *La Pharmacie de Platon* dans *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972 [1968].
50. Gorgias, *Éloge d'Hélène*, frag. B11 DK.
51. Homère, *Odyssée*, IV, 219-226.
52. M. le Roy de Gomberville, *La jeune Alcidiane*, *op. cit.*, l. 6, p. 783-784.
53. *Ibid.*, p. 527-529.
54. Nous ne proposons ici qu'un exemple : « Aussi sans mentir, ce ne fût pas sans raison, qu'ayant appris le bon ordre qu'avoit mis Sozime aux affaires de ce Tyran, sa conduite, & son éloquence luy furent plus redoutables que toutes les forces de son ennemy. Comme en effect il y avoit de l'apparence que tant qu'il se porteroit d'inclination à servir Democare, son bien dire, & ses bons conseils, ne gasteroient pas moins ses affaires, que ceux de l'Orateur Demosthene, ruinerent jadis celles de Philippes » (F. de Gerzan, *Histoire Africaine de Cleomede et de Sophonisbe*, Paris, P. Rocolet, 1628, III^e Partie, l. 11, p. 648, nous soulignons).
-

AUTEUR

ROBERTO ROMAGNINO

Sorbonne Université – CELLF